

qui se dégage de ce double regard qui le couvre,—Glou-Glou en avant, Pinson en arrière....

Il a relevé la tête, et ses yeux, sans que rien l'eût attiré de ce côté-là, allèrent tomber sur les yeux de Glou-Glou....

Ces deux regards se croisent et il est facile de deviner l'épouvante de Daguerre au frémissement qui secoue son corps.

Il se sent défaillir, ses jambes tremblent.

Mais à cette minute mortelle, le sang-froid ne l'abandonne pas. Il joue sa vie en cet instant. Son regard se baisse, et devient indifférent comme s'il n'avait rien vu.

Et après être resté là quelques secondes encore, revient sur ses pas lentement.... il parcourt la berge de la mare, penché vers le sol, comme s'il avait voulu y chercher les traces des animaux sauvages.

Puis il tire un étui de sa poche, allume un cigare, sans se presser, et remonte vers les broussailles.

Là, il disparaît !

Il remonte en voiture, regagne le grand chemin et le voilà reparti vers Creil. Des frissons de fièvre l'agitent. Ses dents claquent et les tremblements de ses mains se répercutent sur les guides du cheval qui va de droite et de gauche, semblant ainsi reproduire toutes les incertitudes de l'esprit de celui qui le conduit.

Que se passe-t-il en Daguerre ?

Pour le moment, il ne ressent rien que de l'épouvante.... mais une épouvante atroce, maladive.... qui l'annihile, le rend impuissant et lui donne seulement l'envie de fuir loin de cette forêt.

Une seconde de plus tout à l'heure, et il était perdu.

Il retirait de la mare, de la boue, dans la touffe des hauts joncs vers laquelle il se dirigeait, les pieds dans l'eau, il retirait la valise de cuir de Valognes et toute cette fortune, cause de son crime.

Et comment expliquer cette étrange aventure ? Comment se justifier ? N'était-ce pas, en quelque sorte, un flagrant délit ?....

Et il tremblait violemment au souvenir du danger qu'il venait de courir.

Quand il eut repris un peu de courage, quand il fut sorti de la forêt, il essaya de réfléchir sur sa situation.

Que faisait là ce joueur d'orgue ?

Était-ce le hasard de son vagabondage qui l'avait amené près de la Mare aux Biches ? C'était lui qu'il avait rencontré la veille, qui s'était proposé comme porte-carnier ! C'était lui qu'il avait rencontré aussi, alors que, à bout de forces, il essayait de reprendre haleine sur le tas de pierres, au bord de la route. C'était lui qu'il avait rencontré, dans des circonstances identiques, la nuit de l'assassinat de Valognes.

Et il en venait à douter que ce fût le hasard seulement qui eût produit ces rencontres.

Jan-Jot, lié avec Gérard, n'avait-il pas la mission de le surveiller ?

Mais comment pouvait-il avoir été suivi puisqu'il n'avait rien remarqué derrière lui, en chemin, et si bon coureur qu'il fût, un homme ne peut suivre longtemps une voiture filant au trot d'un bon cheval. Dès lors Glou-Glou se trouvait donc à la mare avant son arrivée ? L'y attendait-il ? ou bien était-il là pour braconner simplement.

Autant de questions graves, de la dernière importance pour lui, puisque de toutes dépendait sa liberté.

Il raisonnait encore :

—Si Glou-Glou est venu là pour braconner, c'est qu'il ne se doute de rien. Alors, je puis continuer d'être tranquille. S'il m'a précédé, c'est qu'il connaît la cachette de la valise dans la mare.... Mais comment l'aurait-on découverte ? Impossible.... Ah ! si je l'avais enterrée dans le bois, comme j'aurais remué le sable, les feuilles, la bruyère, la découvrir eût été chose facile, peut-être.... mais dans la boue.... au milieu de cet étang....

Il commençait à se rassurer. Il respira largement.

—Cette idée me tranquillise. Glou-Glou était bien là pour dormir, ou pour guetter quelque chevreuil. Il m'a vu, et il me regardait avec une curiosité toute naturelle. Je me suis effrayé pour rien.

Lorsqu'il rentra, il avait recouvert tout son courage.

—Allons ! disait-il.... C'est à recommencer, voilà tout. Je recommencerai donc, et je serai prudent.

Les domestiques furent très surpris de le voir rentrer si promptement.

Il y avait deux heures à peine qu'il était parti.

Et ils ne l'attendaient que le soir, à la nuit, une fois la journée de chasse finie.

Pour prévenir leurs suppositions, Daguerre, en descendant de voiture, prétextait qu'il s'était senti plus malade, extrêmement fatigué, et qu'il n'avait pas voulu rester à la chasse dans la crainte très fondée d'une rechute.

—Monsieur voit que je n'avais pas tort ! dit Jean.

Daguerre rentrait chez lui. Malgré la tranquillité qu'il affectait vis-à-vis de lui-même au fond du cœur, il éprouvait quand même quelque angoisses et la journée fut pénible.

Chaque coup de sonnette à la grille avait en lui un écho et arrêta le sang dans ses veines.

La journée cependant se passa sans encombrés.

Et quand la nuit descendit, il put se dire :

—Si mes premières craintes avaient été fondées, si Glou-Glou s'était douté de quelque chose, je serais arrêté à l'heure qu'il est, ou j'aurais déjà subi un interrogatoire du juge d'instruction.

Il se coucha et sa terrible émotion du matin ne l'empêcha pas de bien dormir.

Rétrogradons de quelques heures.

Laissons reposer Daguerre et revenons à la Mare aux Biches, où nous avons abandonné Glou-Glou et Pinson, au moment où le premier venait

d'être découvert par l'assassin de Valognes et où Glou-Glou lui-même venait d'être découvert par le faux Alsacien.

Lorsque Daguerre eut disparu, Glou-Glou resta longtemps sans bouger, à genoux, les yeux fixés droit devant lui et réfléchissant profondément.

Evidemment, il pensait à ce qui venait de se passer et il essayait d'en découvrir le mystère.

Un instant, il eut l'envie de se précipiter à la poursuite du misérable, mais il était trop tard.

Il entendait la voiture qui filait au grand trot, et il se doutait bien que celui qui s'en allait ainsi ne pouvait être que Daguerre.

—Qu'allait il faire là-dedans ? se demandait-il en regardant la mare, comme s'il avait voulu la scruter jusqu'en ses profondeurs boueuses, fouiller jusqu'en ses plus sombres retraites.

Comme il se croyait toujours seul, il se leva, sans se cacher, et s'en alla se placer à l'endroit même que venait de quitter Daguerre, les pieds dans l'eau.

Il avança de quelques pas et l'eau montait au fur et à mesure, atteignant bientôt ses genoux, puis ses cuisses.

Elle n'allait pas plus haut. La mare n'était pas profonde.

Il se dit à la fin.

—Ma foi, pour réfléchir, je serais tout aussi bien dans un terrain plus sec.

Et il revint sur ses pas. Il s'assit sur le bord.

Pinson n'avait pas bougé de sa cachette. Il suivait fièvreusement les moindres gestes du joueur d'orgue.

—Quelques minutes s'écoulèrent.

—Est-ce qu'il va s'endormir ? se dit l'agent.

Il se leva doucement. Glou-Glou était si préoccupé qu'il n'entendit pas.

Tout à coup, Pinson ramasse une branche morte et la lance dans l'eau, à quelques centimètres du mendiant.

Celui-ci tressaille comme s'il venait d'être surpris par une détonation.

Il se lève en sursaut et se retourne.

Et il se trouve en face du faux Alsacien qui se met à rire.

—Hé ! hé ! gamarate, qu'est-ce que fus faites-là ?.... Est-ce que fus êtes à la pêche aux grenouilles ?

Glou-Glou a pâli de colère.

C'est l'homme qui l'a grisé la veille.

Et tous les détails de la soirée lui sont revenus à l'esprit.

C'est l'homme qui l'a invité, qui a endormi ses soupçons avec ses histoires de la guerre ; qui l'a fait boire ; qui a voulu le faire parler, et qui, enfin, voyant que malgré son ivresse il conservait un reste de sang-froid, lui a tendu un verre de kirsch, que le pauvre diable a bu d'un trait, sans savoir, au risque de se tuer net, par l'apoplexie.

C'est cet homme qu'il retrouve.

—Eh bien, moi, je vais te demander autre chose, dit-il.

Il se jette sur lui, le secoue vigoureusement.

Le faux Alsacien se laisse secouer et ne riposte pas.

—Je vais te demander comment il se fait que tu te trouves là, au lieu de dormir chez le père Antoine et pourquoi tu m'as suivi....

—Moi, che fus ai suifi ? che fus ai suifi ? dit l'ouvrier avec surprise, guelle blaisanterie, monsieur Glou-Glou ! Che me bromenais....

—A cette heure-ci ?

—J'atome me bromener le matin dans les pois, à la rosée....

—Et il y a longtemps que tu étais là ?

—Oui une heure.... beut être blus, peut-être moins....

Et il fit un clin d'œil significatif.

Puis, comme Glou-Glou interdit ne parlait pas, l'Alsacien continua :

—Ch'ai même fu un singulier intivitu qui prenait un pain dans la mare....

C'est beut être un béliérinage que cette mare....

Glou-Glou gardait toujours le silence.

—J'ai fu aussi fus, monsieur Glou-Glou, quand fus afez pris votre pain de bieds.... fus afez dont sali votre bandalon.... Ah ! ah !....

—Écoute, dit le joueur d'orgue furieux, écoute bien ce que je vais te dire.

—Ch'égoute.

—Tu vas me faire le plaisir de t'en aller.... tout de suite.

—Non.

—Tu refuses ?

—Che refuse.

—Pourquoi ?

—Parce que la forêt est lipre, ch'ai le troit de m'y bromener....

—Pas derrière mon dos, toujours.

—Si, fus me blaisez, Glou-Glou.... che fuè l'ai tit hier....

—Eh bien, moi, vous me déplaisez singulièrement.

—Chen suis triste, mais che feux me bromener avec fus....

—Partout ?

—Partout. Che grains qu'il ne fus arrife malheur.

La colère de Glou-Glou grandissait de plus en plus. Quand à Pinson, son flegme ne se démentait pas. Et il souriait toujours gaiement.

—Je vois bien ce que tu veux, dit le mendiant.

—Qu'est-ce que che feux ?

—Tu veux que nous vidions cette querelle à coups de poing.... Je n'en ai qu'un, de poing, mais il ne craint pas la douxaine.... soit....

—Che ne mepatterai pas avec fus, Glou-Glou.... Che ne me pat qu'avec les prigands et fus n'êtes pas un prigand....

—Je t'y forcerai bien....